

# PROCÈS-VERBAL

DE LA CLÔTURE

DE L'ANNÉE SCOLAIRE 1855-1856.



Le collège de MM. les Administrateurs-généraux, reçu à la porte d'entrée de l'Athénée par le corps enseignant, a présidé à la solennité.

Le Général commandant de la place, le Provicairc Apostolique, le collège des Curateurs, une députation du Conseil communal, les fonctionnaires publics, les membres du clergé, les professeurs du séminaire, ceux de l'Athénée occupaient l'estrade.

La nombreuse affluence du public remplissait la salle.

La solennité a été ouverte par un morceau d'harmonie suivi d'une prière chantée en chœur par les élèves de l'établissement.

Le Directeur a adressé à l'auditoire l'allocution suivante :

Aujourd'hui que les peuples de l'Europe, abusés par une expérience féconde en désastres, s'empres- sent de retourner aux principes conservateurs de la

société, en rentrant dans le bercail tutélaire de la foi chrétienne et en cherchant sous l'égide de l'autorité monarchique un abri contre l'ignoble tyrannie du socialisme, les hommes d'Etat, réparateurs du désordre, reconnaissent avec sincérité, qu'en Allemagne comme en France, plusieurs établissements d'instruction publique, pour avoir été dirigés par des professeurs sortis des écoles du panthéisme moderne, étaient devenus des propagandes occultes de l'irréligion et des utopies républicaines. On avait semé des vents, on a recueilli des tempêtes.

Quelques esprits timorés dans les pays voisins ont poussé la réaction jusqu'à reprocher aux études classiques de contenir et d'infiltrer le germe de la démocratie.

Je désire combattre cette exagération et rompre une lance en l'honneur de la littérature de Rome et d'Athènes.

Il me sera facile de prouver par une revue fugitive, que les lettres grecques et latines ne soufflent pas le venin démocratique, mais qu'elles en sont l'antidote.

Je citerai comme témoins les historiographes et les orateurs que nous expliquons dans les gymnases. Je n'aurai pas besoin de parler des poètes. Le parnasse de l'antiquité n'était pas une arène politique. Il n'y a pas de Béranger parmi ses muses.

Les dialogues de Platon, son apologie surtout que nous expliquons au cours supérieur, je la laisserai de côté. Elle me présente une arme trop acérée. C'est la satire du régime démocratique et la plus mordante ironie du gouvernement des majorités.

Je commence par le plus ancien et le plus inoffensif des prosateurs. Hérodote raconte en style quasi-homérique et avec la crédulité naïve d'un enfant tout ce qu'il a vu et tout ce qu'on lui a dit dans ses longs voyages.

Quand la Grèce réunie aux jeux olympiques a couronné son premier historien et décerné à ses livres les noms des neuf muses, assurément ce n'était pas parcequ'il leur expliquait une théorie politique, mais parceque, exposant l'opulence, la grandeur, les monuments et les merveilles de l'Égypte et de l'Asie, il rappelait aux soldats de Marathon et de Salamis quel puissant empire a baissé pavillon devant l'intrépidité hellénique.

Thucydide lui succède. Esprit plus clairvoyant, il s'élève au-dessus du préjugé et réforme les suppositions débonnaires du citoyen d'Halicarnasse sur l'archéologie de la Grèce.

Son style serré, obscur très-souvent à force d'être laconique, est toujours resplendissant de pensées. C'est le prototype de Démosthène et le modèle de Tacite.

Athénien de vieille roche, est-il le panégyriste de la démocratie de son pays ? — Non , il en est la victime. Après avoir servi sa patrie pendant la guerre du Péloponèse en qualité de gouverneur , de généralisme et d'amiral , il reçut les honneurs de l'exil. C'est en Thrace qu'il s'est fait historien.

Xénophon , le plus affectueux disciple de Socrate, est philosophe par reconnaissance , chroniqueur contemporain par patriotisme et par dédain des excès démagogiques , il s'est fait soldat , dans la légion étrangère au service de Cyrus.

De retour dans sa ville natale il a écrit la mémorable campagne , où la tactique de dix mille grecs a tenu en échec cent mille barbares, depuis les plaines de la Mésopotamie jusqu'aux sources de l'Euphrate.

Il a fait plus ; il a rapporté du fond de l'Asie une couronne d'immortelles pour la déposer sur l'urne de Socrate. — Quelle est cette couronne ? C'est un roman , mais ce roman est une satire déguisée.

Dans sa *Cyropédie*, il met en contraste la paternelle monarchie de l'Orient , les vertus patriarcales des rois et l'amour obéissant des peuples , avec le dévergondage des démagogues d'Athènes, et les excitations fébriles d'un peuple qui se dit souverain , parcequ'il exerce à la majorité des voix les plus ignobles injustices.

Les monuments historiques de la Grèce inspirent le dégoût des excès populaires.

Il était réservé aux révolutionnaires modernes, aux faiseurs d'histoire sur le lit de Procuste, aux Becker, aux Bredow, aux Rottek de donner à l'antiquité une physionomie qu'elle n'a pas, en substituant des idées fantasmagoriques à la réalité des faits.

Voyons maintenant les historiens de Rome. Commençons par Tite-Live, l'imitateur des hellenica de Xénophon. Il anime son récit par des discours, qui donnent à l'histoire le mouvement drame.

Les annales du peuple Romain ont deux rubriques : la guerre au dehors et la rivalité à l'intérieur. Rome a toujours été sur un champ de bataille. On ne fermait le temple de Janus que pour ouvrir les barrières du forum. Quand ses triomphateurs avaient apporté la gloire et la paix, ses tribuns du peuple arboraient le signal de l'exigence et de la discorde.

Tite-Live raconte avec une patriotique satisfaction le triomphe de ses armes et avec une virile impartialité la longue lutte entre les familles nobiliaires et les plébéiens.

C'est une âme romaine qui rend justice aux uns comme aux autres. C'est un juge qui tient la balance aux deux partis.

Lisez les paroles chaleureuses que Pacuvius adresse à son fils Perola au banquet d'Annibal, et vous sentirez l'énergique répudiation de la théorie révolutionnaire des Mazzini modernes.

C. Nepos a traduit, en les abrégeant, les biographies des hommes illustres de Plutarque.

C'est une série de tableaux qui représentent, chacun par quelque trait saillant, les aménités du gouvernement populaire d'Athènes

Vous y voyez le vainqueur de Marathon expirant dans les chaînes; son fils chargé des mêmes fers parce qu'il veut donner une sépulture à son père; plus loin l'amiral de Salamine expulsé d'une patrie qu'il a sauvée par son génie et son courage; vous y trouvez Aristide le juste, que le peuple souverain envoie dans les régions boréennes pratiquer sa vertu; Phocion, l'honnête homme, récompensé par la ciguë. Il est intéressant l'épisode de cette récompense nationale.

Lorsque condamné, sans avoir été entendu, il demande au peuple qui tenait ses assises au théâtre, pourquoi on enveloppe dans sa perte tant de citoyens honorables, manifestement innocents, la majorité vocifératrice lui hurle la mémorable sentence: nous les condamnons, non parce qu'ils sont coupables, mais parceque ce sont les amis.

On dirait que C. Népos n'a pris la plume que pour dire à ses contemporains que les passions populaires ont été tout aussi injustes à Athènes, qu'elles le furent à Rome sous la domination révolutionnaire de Marius et de Sulla.

Je passe à Salluste. Nous expliquons dans les classes intermédiaires sa monographie sur la conjuration de Catilina.

C'est une production originale, une imagination riche en tableaux encadrés dans un charmant laconisme.

L'auteur affecte le langage archéologique, il parle comme un ancêtre, mais, dit-on, ce transparent catonien voile les principes de l'épicurisme de son temps.

Sous ce point de vue je ne prendrai pas sa défense. Son introduction est le salmigondi d'une morale payenne. On ne sait pas trop s'il veut blâmer ou excuser l'aventure dont il raconte l'échec.

Fût-il même probable que l'opulent sénateur ait été tant soit peu accessible à des hallucinations semblables à celles qui de nos jours ont fasciné et égaré tant de jeunes nobles de l'Italie, toujours est-il vrai, qu'il a observé dans sa narration une gravité et un decorum romain, qui contraste avec la prostration incendiaire des agitateurs modernes.

S'il donne aux vices de son aventurier le coloris de je ne sais quel héroïsme, comme Schiller l'a donné à son brigand Charles Moor, il n'oublie pas de lui opposer le patriotisme du Sénat et la vindicte des consuls. S'il rapporte avec complaisance le libéralisme hypocrite de César, il lui juxtapose sinon avec admiration du moins avec impartialité le « *longe mihi alia mens est* » de Caton.

Si ce n'est pas dans les historiographes ce sera donc dans les harangues des orateurs, que nous trouverons le levain démocratique qui met en fermentation les imaginations juveniles.

Nous expliquons en classe des discours choisis de Demosthène et de Cicéron. Ces deux noms, j'en conviens, ressemblent à deux piles de Volta, chargées d'électricité politique. Examinons les effets de la décharge.

Du temps de Demosthène la démocratie athénienne voguait à pleines voiles vers le gouffre qui l'a engloutie. Périclès avait rompu les digues en dépouillant l'aréopage. Le torrent des exigences prolétaires entraînait le vaisseau de l'Etat, aux applaudissements des démagogues flagorneurs de la multitude et mercénaires de l'étranger. Les dilapidations avaient tari les ressources publiques, et l'astucieuse conquête enlevait à la République ses florissantes colonies les unes après les autres.



Telle est la scène sur laquelle se produit le patriotisme le plus éclairé, et le génie oratoire le plus imposant qui a brillé dans la cité de Minerve.

Toute la carrière de Demosthène est une lutte contre les adulations corruptrices des démagogues, une protestation incessante contre le déplorable élargissement des prérogatives populaires, et un combat à mort contre ces parleurs à mielleuses paroles qui, à force de donner au peuple des aisances, ont fini par lui donner l'ignominie et la servitude.

L'intrépide champion de l'honneur national, le citoyen millionnaire d'Athènes, qui a rebâti de ses propres deniers les murs de la ville, qui dans toutes les expéditions était soldat volontaire, il n'a pas trouvé un tombeau sur le sol de l'Attique.

C'est dans l'asile d'une chapelle perchée sur un promontoire, que banni par ses concitoyens et traqué par les sbires de Philippe, il a fermé les yeux en déplorant plus encore l'abaissement et la honte, que l'ingratitude de sa patrie.

A tous les faiseurs de républiques modernes je conseille de mettre à l'index les discours de Demosthène.

En est-il de même de celui qui lui a disputé la palme de l'éloquence en Italie ?

Ce sont les discours de Cicéron qui ont la plus

large part dans l'enseignement de la langue latine, parce qu'ils en sont le point culminant.

Leur lecture suggère-t-elle à la jeunesse des velléités perturbatrices ?

Messieurs, la révolution n'a trouvé à aucune époque et dans aucun pays de plus éloquent, de plus redoutable adversaire.

Il y a deux espèces de bouleversement social, la tyrannie et la rébellion. Cicéron a combattu tour-à-tour l'une et l'autre à leur apogée.

Quand le despotisme de Sulla avait terrifié les plus illustres courages, il s'est présenté à la barre du tribunal, jeune avocat de 27 ans, pour flétrir à la face du ciel et de la terre les abominations des satellites d'un pouvoir en délire.

Sa plaidoirie pour Roscius d'Amérique, est la palme juvénile qui préludait à ses lauriers consulaires

Sulla n'avait pas guéri la plaie, il l'avait irritée. La révolution du prolétariat était dans les entrailles de la république. Elle avait pour chefs occultes de jeunes patriciens démoralisés, et c'est sous le consulat de Cicéron que ce volcan a fait son éruption.

Jamais les faisceaux Romains n'avaient été portés devant un consul qui fût plus à la hauteur de sa mission.

L'orage grondait sur sa tête, le sol tremblait sous ses pas. Le Sénat le tirait en deux sens opposés.

Les protestations du parti de César cherchaient à endormir sa vigilance, les reproches de Caton à précipiter son action. Il a résisté à l'hypocrisie des uns et à la fougue des autres. Il a démasqué la révolution par sa sagesse avant de la foudroyer par sa parole.

Les Catilinaires et sa Milonienne sont des proclamations — modèles d'un homme d'Etat.

En 1839, lorsque le pétitionnement-monstre parcourait les villes et les campagnes, un courageux ministre batave a emprunté au Consul-orateur la belle et patriotique devise : *Sit inscriptum in fronte uniuscujusque civium, quid de republicâ sentiat.*

Mais le chef-d'œuvre de ce grand homme qui n'a écrit que des chefs-d'œuvre, c'est le livre *de oratore*.

Il emprunte à Platon l'élégance de ses formes dramatiques, pour enlever à la Grèce sur les ailes du génie romain son dernier fleuron de gloire littéraire, et pour ériger un monument impérissable aux sentiments patriotiques et à la brillante éloquence des illustres sénateurs, qui l'avaient précédé dans sa carrière et qu'il s'était proposés pour modèles. Les interlocuteurs de ce dialogue sont des patriciens-conservateurs pur-sang, mur d'airain contre les tendances révolutionnaires.

Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage, c'est que ces graves hommes d'Etat sont littérateurs par récréation. Leur joviale conversation est une séance académique, c'est le coup-d'œil de l'aigle romain planant sur toutes les productions littéraires de la Grèce, pour démontrer la supériorité de la virilité romaine sur les versatilités démocratiques d'Athènes.

C'était son chant du cygne. Le despotisme y a mis son brutal post-scriptum en tranchant la tête à l'éloquent triomphateur de l'anarchie.

Avec lui l'éloquence romaine est descendue dans la tombe. Sous les empereurs, le forum n'était plus qu'une esplanade, la tribune un tréteau de flagorneurs, la curie une anti-chambre du pouvoir absolu.

Pendant 150 ans le silence des tombeaux couvrait de ses lugubres ailes la domination des Césars.

La première voix qui a rompu ce silence sépulcral pour flétrir trente lustres de servilité et de tyrannie, c'est la parole de Tacite.

Tacite est une statue colossale dans la galerie de l'histoire.

Ses annales analysent une époque de prostration morale avec le sang-froid de l'anatomiste qui dissèque un cadavre.

Son histoire contemporaine, elle est le modèle de

la plus judicieuse perspicacité et de l'impartialité la plus honorable.

Son Agricola, il est un souvenir de gloire et un monument de piété filiale; sa Germanie, elle est un douloureux pressentiment de la décadence imminente du Romain empire.

L'âme navrée de sinistres appréhensions, il rend attentifs ses compatriotes dégénérés, au glaive de Damoclès que les forêts de la Germanie tiennent suspendu sur leur tête. Il leur montre comme une Némesis sauvage ces barbares aux yeux bleus et à la blonde chevelure, dont les vertus domestiques lui inspirent plus d'alarmes encore que leur indomptable ardeur, qu'il a si bien caractérisée par son laconisme : *triumphati magis quam victi sunt.*

Quand il exhalait ses patriotiques doléances, il ne se doutait pas qu'une liberté plus noble, un courage plus héroïque que celui qu'il regrettait, se cachaient comme un trésor dans les catacombes de Rome, et qu'un nouveau peuple-roi se formait dans ses souterrains.

Il ne se doutait pas que ces chrétiens, qui étaient à ses yeux des êtres inexplicables et qu'il regardait avec indifférence jetés en pâture aux bêtes fauves du cirque, civiliseraient un jour par le mystère de la croix et l'ascendant de l'amour les Germains triomphateurs en Italie, en Espagne et dans les Gaules.

Il ne se doutait pas, qu'un jour, quand le sceptre du dernier des Césars serait brisé, Rome saccagée, l'Italie foulée aux pieds des chevaux par les Genseric et les Attila, son capitolé deviendrait une seconde fois, mais plus glorieusement, le point de mire de l'univers, le siège éternel de cet empire de paix, de concorde et de fraternité, que dans son poëme à Follion, Virgile avait chanté sous le voile de l'allégorie et sous l'inspiration d'un génie inconnu.

» *Toto surget gens aurea mundo.* »

Il ne se doutait pas qu'un jour les Tertullien, les Fulgence, les Ambroise, les Augustin, les Grégoire, les Léon, les Hilaires, les Bernard, les Thomas d'Aquin emprunteraient sa belle langue pour écrire les nouvelles annales d'un nouvel empire.

Il ne se doutait pas que du fond de l'Espagne, un Prudence viendrait à Rome ressusciter la lyre d'Horace pour chanter dans le rythme classique, sur les bûchers encore fumants, le triomphe de la croix et les palmes de ses martyrs.

Il ne se doutait pas que la langue de son Agricola ne cesserait d'être celle du peuple romain que pour devenir la langue d'honneur d'un sacerdoce universel.

Je me résume. Non, la littérature latine n'est pas l'arsenal des révolutionnaires.

Elle se compose de deux in-folio, portant comme frontispice les deux symboles successifs du Capitole, le 1<sup>er</sup> volume, l'effigie de Jupiter Stator, le second volume la croix adorable de Jésus-Christ. Il y a même un certain point de vue historique qui permet au théologien-apologiste d'envisager le premier de ces volumes comme une propédeutique de l'autre.

Rendons hommage à la Providence, qui a dirigé la destinée du grand peuple, et répétons avec application chrétienne le triomphal épiphonème de son Horace :

*Exegit monumentum, ære perennius  
Regalique situ pyramidum altius.*

Après ce discours la distribution des prix a été faite dans l'ordre annoncé par le programme.

**M. Simons**, Président du Conseil du Gouvernement appela ensuite au pied de l'estrade les élèves qui ont passé l'examen de maturité.

Avant de leur remettre les diplômes qu'il tenait en main il leur a adressé une exhortation, dont nous ne donnons que l'analyse.

« Je félicite les élèves qui ont clôturé avec honneur leur carrière gymnasiale, je les exhorte à ne pas se relâcher dans leur application. Le brevet de maturité n'est qu'un passeport. Des études plus sérieuses les attendent. Ce n'est que par le travail qu'ils pourront se

créer un avenir. Le travail est le patrimoine du jeune luxembourgeois.

Mais la seule culture intellectuelle ne forme pas le caractère, et ne constitue pas le mérite. Elle doit être rehaussée par les principes de la morale et les sentiments de la religion. Comme père de famille et comme vrai ami de mon pays je blâme, je réproûve et je saurai réprimer au besoin les tendances d'insubordination, d'indiscipline et surtout les sorties publiquement ou clandestinement irrévérencieuses contre la morale et la religion, et le manque de respect aux professeurs qui l'enseignent.»

L'assemblée a écouté dans un respectueux silence et avec une vive émotion les chaleureuses paroles, paternellement patriotiques, prononcées par le chef du Gouvernement.

Un morceau de musique exécuté par les élèves a clôturé la cérémonie.

Luxembourg, le 17 août 1856.

*La Conférence des Professeurs,*

**MULLER, Président.**

MICHAËLIS, *Secrétaire.*